

Dès que le courant électrique y passe, la chaîne s'y colle et, en tirant fort, on arracherait le fond de la rivière.

En ce qui concerne les locomotives, on pourrait aller plus loin que la suppression du patinage en se servant de l'électricité comme frein : aucun frein ne saurait être plus docile et plus puissant. Quelques systèmes de ce genre ont déjà été proposés à l'époque — toute récente — où l'électricité était dans l'enfance de l'art ; on y reviendra certainement avec perfection, maintenant que l'on sait produire et manier le courant électrique à volonté.

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

10 avril.

Les plaisirs recommencent d'une manière brillante ! Décidément nous nous civilisons, le temps des *pow-wow* est passé, et voilà qu'à Québec, comme dans toutes les grandes capitales, on attache le grelot après Pâques.

En effet, depuis huit jours, ce que nous avons sauté, diné, soupé et même joué la comédie ! C'est-à-dire pas nous, mais de nos bons amis, ce qui revient au même comme plaisir pour nous, mais qui serait bien différent comme effet pour vous ; car si le succès eût été le nôtre, il eût sans doute été moins grand, et nous ne pourrions guère vous en parler.

Nous commençons l'énumération de nos plaisirs par un exquis petit souper donné le jour de Pâques même dans une ravissante maison de la rue des Carrières. Cette petite réunion est bien digne d'être en tête de toute une série de fêtes élégantes.

Les convives, assis autour d'un buisson de roses, se regardaient à travers les légers feuillages d'un ton chaud, aspiraient le parfum de la reine des fleurs, croyant être dans un palais des *Mille et une nuits*, causaient et riaient, puis s'étonnaient de se retrouver dans cette région qui tenait de si près au pays des rêves !

Une lumière insinuante se faufilait à travers les paravents fleuris, courait gaiement d'un bout à l'autre de la table, souvent voilée, mais parfois resplendissante et orgueilleuse au haut d'un grand lustre d'argent, d'où elle se réfléchissait dans de petites glaces de Venise et caressait en passant quelques gerbes de roses. Le menu n'était pas moins soigné que la décoration de la table, et savez-vous ce que l'on nous a offert après le dessert ? A chaque invité, une poignée de roses sans épines ! Voyez jusqu'où on a poussé la délicatesse. Les épines sont-elles tombées d'elles-mêmes, se trouvant étrangères dans un milieu aussi sympathique ? Ou bien a-t-on corrigé la nature sans toutefois pécher contre l'art, car les fleurs étaient retenues par des rubans qui en cachaient les tiges ? Elles auraient pu avoir des épines, mais on ne les sentait pas. Or tout est là : se voiler, disparaître au besoin, mais ne piquer jamais ! Les blessures sont si longues à se cicatriser, et les regrets qu'elles provoquent bien souvent très cuisants !

Mercredi, nous courions entendre les nègres d'Afrique. Courir est bien le mot, car rarement avons-nous vu une salle aussi comble et aussi curieuse que l'autre soir.

Le fait est que le spectacle était bien curieux aussi. Ces négresses vêtues de peaux de tigres et de panthères, le cou garni de colliers étranges, les bras nus et couverts de bracelets à dessins mystérieux ; les hommes drapés dans des couvertures jaunâtres, la tête couronnée de plumes, de pierreries et d'ornements

fantastiques : tout cela était bien bizarre pour les yeux. Mais voici pour les oreilles : leur musique est au moins aussi étrange que leur costume : du Wagner qui ne serait assujéti à aucune règle de mesure ou d'harmonie. Et cependant, certaines de leurs compositions étaient merveilleusement rythmées et profondément mélancoliques. Les voix de basse sont belles, en général, et les mélodies où une seule voix de *soprano* domine, accompagnée par un chœur de basse en sourdine, sont d'un effet très réel. Une *patrol* chantée par le chœur entier donnait absolument l'impression de la caravane que l'on entend au loin, qui s'avance battant les flots de sable et qui arrive enfin à l'oasis en poussant des cris de joie.

Nous étions vraiment transportés en Afrique. Ce rythme lent de la musique ne se comprend bien que sous un ciel de plomb et un soleil qui brûle. Le mouvement devient à certains moments tourmenté comme le rude chemin que l'on suit à travers l'immensité de sable, et enfin les cris, les danses, à l'approche d'un peu d'ombre et de fraîcheur, sont d'un enthousiasme si vrai qu'ils sont à eux seuls une révélation d'un nouveau paradis terrestre reconquis !

Par malheur, les nègres ne sont pas beaux ; ils sourient volontiers, mais affreusement. La joie devient triste en passant par ces lèvres monumentales. Leurs dents sont trop blanches, leurs yeux sont trop noirs. Ce contraste effraie le regard du spectateur et le fait chercher ailleurs où se poser. L'autre soir, il s'arrêtait plutôt sur deux enfants, des nègres aussi, mais si vifs et si éveillés !

Les enfants, du reste, à quelque race qu'ils appartiennent, ont toujours la grâce et le charme de leur âge. Ils portent avec eux une provision de bonheur qui rend sereins les fronts les plus chargés et adoucit les caractères les plus farouches. Ceux-ci riaient de grand cœur de l'auditoire, qui le leur rendait bien, du reste.

Jeudi soir, Mme Casault recevait à Londésir. Les cartes d'invitation portaient ces deux mots, qui sont toujours un attrait : *Comédie, opérette*. Londésir se prête admirablement à une réception de ce genre, et les nombreux amis du juge en chef et de Mme Casault étaient fort bien installés pour jouir de ce spectacle improvisé.

On a d'abord joué le *Post-scriptum*, comédie en un acte et en prose d'Émile Augier. Deux personnages seulement : un homme et une femme. Pauvres femmes ! comme elles sont toujours les mêmes ! Elles changent et se transforment cent fois le jour, comme l'ombre qu'un rayon de soleil mine, transperce, détruit à midi, et qui reparaît le soir. Leur soleil, c'est l'amour ! Mais dès qu'on les aime, elles croient qu'elles ne sont pas aimées comme elles mériteraient de l'être, elles s'inquiètent, se troublent et finissent par douter des affections les plus sincères. Voilà l'ombre du soir, vous voyez ?

Mme de Verlières, l'héroïne du *Post-scriptum*, s'indigne d'être aimée pour sa beauté, elle ne voudrait l'être que pour son cœur ; et cependant, dès qu'elle s'aperçoit qu'un de ses charmes physiques n'est pas complètement apprécié, elle se demande si cette indifférence à sa beauté n'est pas une preuve certaine de la froideur de l'homme dont elle veut être aimée.

Hélas ! mesdames, si vous êtes jolies et que l'on vous aime, pourquoi vous désoler ? Ces yeux que l'on admire, c'est votre intelligence qui les éclaire, et ce sourire qui charme est bien le reflet de votre belle âme.